

Le rêve d'une année à cheval en Amérique du Sud

Marie-Emmanuelle Tugler et Marc Witz

Lorsque l'on est amoureux des chevaux, nomade dans l'âme, que l'on relève les défis avec passion et pugnacité, le voyage à cheval est la plus belle, la plus authentique et la plus motivante des entreprises.

L'Amérique du Sud à cheval, c'est barouder, découvrir l'histoire passionnante des Gauchos, écouter les légendes locales au son des musiques traditionnelles, gravir les magnifiques sommets de la Cordillère des Andes pour sentir l'atmosphère mythique Inca, et surtout faire en sorte que les chevaux évoluent paisiblement dans une formidable mosaïque de paysages à 3 dimensions.

Le plus séduisant n'est pas seulement le fait d'être plongés dans une carte postale du matin au soir, c'est aussi tracer notre chemin en ménageant nos montures, suivant les indications des autochtones et de la nature. C'est encore les soigner, les soulager, les sentir et créer une relation unique avec chacun d'eux afin que la complicité et la confiance entre quatre chevaux, un chien et deux humains permette de franchir ou d'éviter tous les obstacles techniques, naturels et psychologiques au fil de l'expédition. C'est enfin la meilleure façon de se connaître à travers d'autres espaces de vie.

Sommaire

Sur les chemins sableux du Mato Grosso do Sul	1
Des fabuleuses rivières de Bonito au Pantanal sauvage	2

Sur les chemins sableux du Mato Grosso do Sul

Pour attendre le résultat des analyses de sang des chevaux nécessaires avant de pouvoir changer d'état, nous sommes coincés une semaine à Guaira. Par manque de chance, nous tombons sur un délégué zélé du ministère de l'agriculture. Alors que la zone contaminée par l'anémie infectieuse est de l'autre côté de la frontière, il veut quand même mettre les chevaux en quarantaine. Heureusement, il n'existe pas d'endroit pour ce genre de chose à Guaira. Aussitôt, il appelle un vétérinaire qui fait les prises de sang au milieu du grondement des camions, Coco et Briozza sont passablement stressés. Yorson, vétérinaire d'origine Japonaise nous propose de passer ces quelques jours dans sa chacara (petite ferme). Alfredo qui garde la maison, nous accueille avec un magnifique sourire tout ridé. Il vit seul car sa femme, effrayée par les multiples cambriolages et meurtres des environs, est partie. Cette ville frontalière avec le Paraguay est réputée pleine de brigands. Nous profitons de cette attente pour faire une petite excursion en bateau sur les îles sauvages du fleuve Parana et pour se baigner. Nous gardons un excellent souvenir des soirées en compagnie d'Alfredo quand il nous racontait ses longs voyages à cheval pour conduire les troupeaux d'un état à l'autre. À cette époque, il a beaucoup souffert car sous aucun prétexte, il ne devait s'arrêter et dormir par terre, parfois même sous la pluie. Il a aussi raconté ces histoires horribles d'enfants dévorés par les suciris (anacondas) et par les onzas (pumas). En musique de fond nous écoutions les disques de sa terre d'origine, Bahia dans le Nord-Est. En partant, nous lui offrons

en remerciement une de nos paires de fontes, il en a presque la larme à l'œil.

Les résultats négatifs des analyses en poche, nous demandons à la police de nous escorter sur le pont de 3,6 kilomètres qui sépare le Parana du Mato Grosso do Sul. Ici les paysages sont très différents, on approche du Pantanal où il y a tous les animaux sauvages. On voit déjà des toucans, des autruches et quelques perroquets. Pas encore de pumas, ni d'anacondas, ni de caïmans en vue - mais cela ne dérange pas Marie! L'état est plein de fazendas qui s'étendent sur parfois des dizaines de kilomètres. De ce fait, les villes sont beaucoup plus éloignées les unes des autres, alors il faut prévoir! Côté température, il fait bien souvent plus de 30° celcius à partir de 9 heures 30... Alors avec le jour, on se lève à 5 heures 30 et nous profitons des nombreuses rivières pour nous baigner à l'heure du déjeuner. Ici, nous sommes encore mieux reçus qu'au Parana. La dernière fois, il a suffit de dire bonjour pour se voir proposer de nous asseoir et de boire un terrere (boisson froide aux herbes de mate, typique d'ici). Demandant si nous pouvions rester chez eux, ils ont dit "bien sûr" et préparé un véritable festin de churrasco (barbecue). Dorris est très heureuse de cette incursion soudaine. Elle nous raconte que le jour même, le sermon du curé disait justement qu'il ne fallait jamais refuser l'hospitalité à quiconque car Jésus ne se manifeste pas toujours comme on l'imagine! Bref, avec les chevaux et le chien, nous avons été traités comme des dieux!

Le rêve d'une année à cheval en Amérique du Sud

Marie-Emmanuelle Tugler et Marc Witz

Actuellement à Ponta Pora, ville frontalière avec le Paraguay, les chevaux dans le Parc des expositions, nous attendons de savoir si nous allons en camion ou

pas à Bodoquena rejoindre nos amis rencontrés à Sao Paulo.

Ponta Pora, le 11 Septembre 2002.

Des fabuleuses rivières de Bonito au Pantanal sauvage

Dans le parc des expositions de Ponta Pora, nous rencontrons trois Gauchos venus du *Rio Grande do Sul* pour vendre des poneys Shetland dans le *Mato Grosso*. Immédiatement nous avons sympathisé et partagé leurs repas et plus particulièrement, le fameux *Chimaron*, l'infusion chaude traditionnelle de *Mate*. Par chance, il leur reste deux poneys à vendre qu'ils comptent emmener à *Bonito*. Nous profitons donc de leur camion sur les 250 kilomètres qui séparent les deux villes. Pour ne pas les incommoder, nous décidons de faire le voyage à l'arrière du camion avec les bagages, en compagnie des poneys et de nos chevaux. La route est tellement mauvaise qu'il aura fallu 7 heures pour arriver. Au final, les poneys n'étaient plus du tout sauvages et nous étions noir de poussière, littéralement méconnaissables!

Anne, notre amie de Sao Paulo, apprenant que nous étions à Bonito, saute dans un avion pour nous rejoindre. Bonito est réputé pour ses rivières. Pendant quelques jours nous avons troqué selles et bottes contre masques et tubas pour découvrir les merveilles cachées des *rio Formoso* et du *Prata*. Nous nageons au milieu des poissons de plus de 40 cm, *Dourados*, *Pacus* et autres, dans une ambiance presque surréaliste. La pureté infinie de l'eau et la blancheur des fonds calcaires nous donne l'impression de nager dans l'espace. La végétation marine dégage des petites bulles d'oxygène qui scintillent au soleil, comme pour nous rappeler que ce voyage est aquatique. Dans la jungle, nous croisons des singes, d'énormes lézards et de splendides Aras rouges. En bateau, nous descendons le *rio Mimosa* pour observer les martins pêcheur, les *papagayos*, les *garças* (genre de cigognes blanches), les toucans au bec jaune et au bec vert et j'en oublie... Point culminant de la journée, le soir nous nous régaloons de *pintado* (poisson panthère) nappé d'une sauce orange aux fruits de la passion. Puis tristement, Anne nous quitte et nous repartons pour Bodoquena chez Georges et Wilma les cousins d'autres amis de Sao Paulo chez qui nous passerons quelques jours. À Bonito, un nouvel ami, grand, joli et jeune bâtard passait toutes les nuits avec nous. Il a décidé d'emboîter le pas des chevaux

et de tenir compagnie à Max. Il s'appelle *Bandeireiro* – celui qui suit le premier venu en portugais !

Ici, la chaleur est absolument torride et heureusement, nous pouvons nous baigner tous ensemble, chiens et chevaux, dans tous les *rios* que nous croisons. Ce sont de vrais instants de bonheur partagé. Le paysage change totalement en arrivant dans la *Serra da Bodoquena*, les douces collines abritent de profondes grottes et les *rios* asséchés attendent la saison des pluies.

Avant de se retirer dans sa ferme en haut des montagnes, Georges menait des *comitivas* – troupeau en convoi – de plus de 1000 têtes qui partaient du Pantanal pour aller parfois jusqu'à Santa Cruz de la Sierra en Bolivie. Il nous accompagnerait volontiers pendant quelques jours dans le Pantanal mais, il vient de se casser la jambe en jouant au foot ! Par coïncidence, Anne prise de regrets nous appelle. Elle nous rejoindra avec un ami pour traverser avec nous un peu de ce mystérieux Pantanal ! Voilà qui résout tous les problèmes. Finalement, c'est un groupe de 5 qui part avec une camionnette suiveuse pour 4 jours. Ainsi, les chevaux seront soulagés dans ce climat difficile.

À la tombée de la nuit, nous arrivons dans le Pantanal et faisons quelques 8 kilomètres sous les étoiles à la fraîche. En fait, une grande moiteur due aux marécages, règne ici. Mais curieusement nos narines s'emplissent d'odeurs sucrées. Les lucioles semblent nous faire une haie d'honneur... Mais que sont tous ces bruits ? À la lanterne nous voyons des centaines d'yeux de caïmans. Surpris lorsqu'il va boire, Max fait un bond de 30 centimètres et aboie pour les faire fuir. Au Passo da Lontra, nos compagnons nous attendent avec de bonnes bières fraîches et un *arroz carreteiro* (riz et viande salée). Quel luxe !

Le lendemain, nous prenons le temps d'approcher d'un peu plus près les caïmans. Difficile, car ils ont peur et fuient. Nous croisons des centaines de *Tuiuius* – un grand échassier blanc et noir au collet rouge – ainsi que quelques *capivaras* – un gros cochon d'Inde de plus de 50 centimètres de haut – qui plaisent

Le rêve d'une année à cheval en Amérique du Sud

Marie-Emmanuelle Tugler et Marc Witz

beaucoup à Max et Bandeleiro. Peu à peu les animaux se cachent et la chaleur nous assomme puis nous angoisse. Le trajet paraît interminable, la végétation est très courte, il n'y a pas d'ombre. À midi, arrivés au campement, nous dessellons les chevaux et avec eux, fonçons dans l'eau. Rien de tel qu'un bain pour faire descendre la pression. Oui mais voilà ! Elle remonte rapidement lorsque Marc se fait mordre le pied par un piranha. Une belle morsure bien ronde de 2 centimètres qui permet d'admirer la dentition parfaite du redoutable poisson carnivore !

Le lendemain nous décidons de passer la journée à la *fazenda* Arara Azul entourée de marécage et d'observer les animaux.

Le matin au lever du jour, je laisse Marc ronfler et part à la découverte des Aras bleus. Plus d'une vingtaine de couples ont élu domicile dans la *fazenda* – de quelques centaines d'hectares – et viennent se nourrir à l'aube des fruits du *bacuri* – sorte de petit cocotier. Une toile splendide éclairée par un soleil rouge éclatant. De retour au campement, je vois le *peon* qui à pied, part avec ses chiens en direction de l'immense étendue dans laquelle nous avons mis les chevaux. Il me montre un immense nid de *tuiuius* ou les bébés, déjà gros comme des cigognes, attendent affamés le retour de leur mère. Dans les arbres les singes *bujius* sautent d'une branche à l'autre. Au bord du marécage, un sanglier dérangé dans son sommeil fuit, une vache isolée du troupeau cherche désespérément son petit, probablement dévoré par une *onza* (jaguar). Tout à coup les chiens aboient. À travers les broussailles nous courrons les rejoindre. Je frissonne en le voyant sortir sa machette, mais il coupe les branches pour me faciliter le passage. Puis il sort un revolver, cette fois-ci ce n'est plus pour rigoler. En s'approchant du *porco do mato* (sanglier), il tire. C'est une femelle avec ses petits, alors il cesse le feu et ordonne à ses chiens de la laisser tranquille. De retour au calme nous reprenons notre marche et, à défaut de retrouver nos chevaux, nous rencontrons les siens ! Il propose alors de prendre deux d'entre eux pour aller chercher les autres. Il aligne tous ces chevaux le long de la barrière comme dans un cirque. Immobiles comme des statues, ils attendent que leur maître choisisse sa monture ainsi qu'un cheval pour Marc. Alors, il selle sa mule avec 36 couches de peaux de mouton et Marc fier comme un coq ne met qu'une petite mousse sur son cheval, histoire de ne pas se salir les fesses ! La plaisanterie dure plus longtemps que prévu car les chevaux se complaisent à ne pas se laisser attraper. À leur retour, Marc ne peut plus arquer mais se sent un vrai *vaqueiro* ! Dans l'après-midi nous voyons notre premier *sucuri* ou anaconda. C'est un bébé qui ne mesure que 3 mètres, jaune tacheté de noir, elle est splendide. Quasiment inoffensive sur terre, dans l'eau avec une rapidité extrême, elle peut dévorer un caïman pour peu qu'il

soit plus petit qu'elle. La canicule passée, avec Anne et un guide, nous partons à cheval découvrir les merveilles cachées de cette *fazenda*. Nous pouvons observer successivement une femelle *bugiu* avec son bébé sur le dos, des *viadus* (sorte de petit chevreuil) des *caipivaras*, une autruche, des aras rouges, un genre de raton laveur, un tatou et j'en passe. Puis nous traversons un lac. Les chevaux ont de l'eau jusqu'au ventre et derrière, la mule en liberté n'hésite pas à nous suivre dans cette surprenante expédition. Curieusement les chevaux ne sont pas apeurés par les animaux qu'ils croisent. Ils ont probablement fait connaissance durant la nuit dernière... Peut-être même, ont-ils senti la redoutable *onza*.

Il est superbement émouvant de voir tous ces animaux sauvages vivre en paix et en harmonie. À la saison des pluies, toutes ces terres sont recouvertes d'eau. Il ne reste que des îlots de *mato* où se concentre toute cette faune, les chevaux y compris. Cette nuit pour la première fois, nous avons vraiment senti le climat sub-tropical. Trempés de sueur nous n'avons pas cessé de nous doucher entre les 3 planches qui bordent le lac, admirant les yeux des *jacares* (caïmans) et l'ombre des oiseaux.

À 3h30 du matin, le réveil difficile valait la peine. Les chevaux répondent immédiatement à notre appel et nous voilà partis pour 30 kilomètres jusqu'au bord du *rio* Paraguay. Sur la route, Max et Bandeleiro sont fous de joie et s'amuse à dénicher les *caipivaras*. Le bruit du pas des chevaux provoque de magnifiques envolées d'oiseaux. Ils sont des milliers à venir se régaler tout comme les loutres, les caïmans et les *caipivaras* dans ces petits étangs. Les cerfs, quand à eux, viennent s'abreuver et observent les intrus. Quel privilège d'assister seuls à ce spectacle ! Enfin, nous arrivons au Porto da Manga. L'adorable Anne, nous apporte deux bières fraîches et fait les 500 derniers mètres avec nous. Le *rio* est plein de piranhas et de caïmans mais tant pis ! On se baigne quand même avec les chevaux. Apeuré par la profondeur, Coco me bouscule et m'écrase le pied – un peu et rien de grave, je rassure ma maman, mais j'aurais bien mieux fait de rentrer dans l'eau à cheval. Pour notre dernier déjeuner ensemble, les deux Georges ont préparé un *caldo* de piranha absolument divin. Je crois que c'est le meilleur poisson que je n'ai jamais mangé. Marc aussi a bien apprécié sa revanche ! Après la sieste, nous partons en bateau à moteur pour observer la faune du *rio* et à notre retour les moustiques nous assaillent. Ils rendent fous ! Rapidement habillés, nous nous couvrons de répulsif. Oh surprise ! Plus de chevaux... Pourtant en liberté toute la journée, ils sont restés là, tout près... Seraient-ce les moustiques qui les ont effrayés ? Toujours est-il, que pour la seconde fois, ils ne répondent pas à nos appels. La nuit est tombée et il a fallu prendre la camionnette. Marc, la torche en main, est grimpé sur le toit et les

Le rêve d'une année à cheval en Amérique du Sud

Marie-Emmanuelle Tugler et Marc Witz

appelle désespérément, mais pas une ombre ne bouge à l'horizon. Quarante cinq minutes plus tard, ils déboulent tranquillement pour chercher leur ration quotidienne ! Georges s'est bien foutu de nous...

Exacerbés par les moustiques, cette dernière soirée ne s'est pas éternisée, tout le monde est rapidement rentré aux abris. Le lendemain, nos trois amis nous quitte et emmènent Bandeleiro avec eux. Soucieux des complications pour la suite du voyage, pour les transports en particulier, nous avons préféré l'offrir à George. C'est le cœur vraiment serré que nous le quittons. En quelques jours une grande complicité s'était créée. Tristes aussi de quitter nos amis, nous sommes contents de voir se reformer notre petite tribu.

Le lendemain, traverser de nuit le *rio*, s'avère un peu difficile. Sur le pont métallique du bac, Coco fait un bond énorme et se retrouve comme sur une patinoire.

Quand le bac démarre, la mule, apeurée par le bruit des fers, fait demi-tour pour sauter sur la berge. C'était moins une ! Mais on n'a pas réussi à retenir Max. Faux départ, il faut retourner chercher le chien ! La suite s'est passée sans encombre – à l'exception des désagréments que provoquent les moustiques. Maintenant tout près de Corumba, nous prenons un repos mérité dans un centre de recherche sur la faune et la flore du Pantanal. Le gérant aime notre aventure, il a appelé la TV locale pour qu'ils fassent un petit reportage !

Demain nous passerons en Bolivie: une autre culture, une autre langue, d'autres mœurs, d'autres trésors... L'un d'entre eux n'est pas des moindres, la cordillère des Andes ! Mais elle ne se laissera apercevoir que dans 750km environ.

Corumba le 5 octobre 2002